

DE RIMBAUD A MIRBEAU OU DE L'UTOPIE A LA POLEMIQUE

Nous nous attacherons, par ce parallèle entre deux témoins exigeants de leur siècle – nés à six années d'intervalle – à faire ressortir l'originalité de chacun, puis à dégager le sens de cette confrontation.

I. DE L'OBSCURITE POETIQUE A LA CLARTE DE LA PROSE

Tous deux, en effet, ont voulu – Rimbaud précocement, Mirbeau à l'âge mûr – contribuer au progrès moral de leurs concitoyens.

Dès mai 1871, le jeune Rimbaud avait exprimé le projet d'influencer, nouveau Prométhée, les âmes de ses contemporains. Et, observant qu'elles n'étaient pas mues par la seule Raison, il avait songé à agir sur elles par le canal de l'imaginaire, mettant ainsi la Poésie au service du progrès.

Auteur dramatique, conteur, romancier, journaliste, Mirbeau n'a été reconnu par la critique et par l'édition qu'en raison inverse de l'agressivité de son écriture. Passe pour *Les Affaires sont les affaires* !.. Mais *Contes cruels* ! Était-ce un titre ? Quant à sa campagne en faveur de Dreyfus, elle se trouve encore absente de certains ouvrages récents consacrés à l'Affaire. Et cela, apparemment, sans intention maligne ! Mais, n'ayant été ni marxiste ni conservateur, Mirbeau s'est placé en-dehors des champs de bataille idéologiques postérieurs : peu ou mal connu au départ, il n'a finalement plus été reconnu.

Ne retrouvons-nous pas, ici, un sillon important de la critique française, ignorante des valeurs (trop) originales ? Rimbaud, Mirbeau, Romain Rolland, et d'autres, ont été ainsi marginalisés durant des décennies : toute mise en cause de notre système habituel de valeurs est rapidement considérée comme anarchiste, démente, ou simplement suspecte.

Mirbeau, dans un article de *L'Aurore* du 2 février 1899, a bien souligné l'utilisation absurde, par ses adversaires, de l'accusation d'« anarchisme ». Il écrit, parlant du gouvernement de l'époque :

« Il invente des lois pour dire au pays : "Il n'y a plus de loi !" Et c'est une chose admirable, car, mieux que les anarchistes, il a ruiné dans l'esprit des hommes, avec les idées de patrie et de justice, l'idée de gouvernement. (...) Et il n'a rien laissé debout, que la monstrueuse iniquité ! – Si c'est l'anarchie qu'il veut, soit ! Mais qu'il le dise ! »¹

Or sa pensée, de nos jours, est devenue « classique » !

Animés l'un et l'autre, en tout cas, d'une commune volonté de justice et de progrès, les deux écrivains divergent totalement au niveau de l'expression. Mirbeau s'exprime avec une totale clarté, en soulignant le trait, alors que Rimbaud a toujours fait preuve d'une grande prudence. Car il avait été un partisan secret de la Commune, et son compagnon était suivi par la police ! Il devait donc masquer son message : le langage poétique, heureusement, permettait ce jeu.

II. DEUX PARIS SUR LA MODERNITE : ESPOIR ET

DESESPERANCE

Le rêve de Rimbaud avait été de faire accéder le monde à la Lumière par une extension indéfinie de la Poésie. Folle gageure !

Quant à Mirbeau, Pierre Michel montre clairement dans son article des *Cahiers Octave Mirbeau*ⁱⁱ que, « sans vouloir réduire la pensée de Mirbeau à un schéma rassurant », on peut estimer que « le but du célèbre polémiste était de faire accéder l'humanité à la connaissance ».

Au cœur de sa pensée il distingue trois directions :

1. Foi dans « l'évolution inéluctable et dans l'émancipation intellectuelle de l'humanité ». Il participe donc à l'élan optimiste de son siècle.

2. Refus du scientisme, qui risque d'être une nouvelle duperie. S'il admire les progrès scientifiques et techniques, c'est sans en accepter les excès. Sa vision est donc foncièrement équilibrée.

Chez Rimbaud, les nuances de l'optimisme sont analogues. D'une part, il avait été un ardent partisan des « Lumières », *Parade*, dans *Les Illuminations* est une terrible charge contre les cléricatismes. Les différents clergés sont assimilés à des magnétiseurs, qui prennent place dans l'histoire de l'hypnotisme. Mais il écrira, dans *Une Saison en enfer* : « Ah ! la Science ne va pas assez vite pour nous ! »ⁱⁱⁱ Il avait opté, en effet, pour la diffusion (?) d'une connaissance fondamentale qui, inondant l'humanité de sa clarté, lui permettrait d'accéder d'emblée à un niveau supérieur de conscience et de Liberté !

3. L'idée de progrès social est partagée par les deux écrivains, à ceci près qu'elle est, chez Mirbeau, un aboutissement, alors que Rimbaud désespérera rapidement de cet espoir précoce.

À Mirbeau, certes, la vie politique de son temps inspire des doutes sur l'idéologie « républicaine » ; et il se méfie, par ailleurs, du collectivisme comme de toutes les croyances, religieuses ou laïques. Mais sa lucidité ne lui fait pas perdre tout espoir : cela lui permettra de tenir bon durant son combat pour Dreyfus. Et il estime qu'il faut savoir patienter.

Et Rimbaud ? A-t-il gardé la foi dans le progrès qu'il avait professée, en mai 1871, dans sa lettre à Paul Demeny ? La réponse est négative. Il suffit pour s'en assurer de se reporter à *Démocratie*, la page la plus désespérée des *Illuminations*. Citons seulement :

« Aux centres, nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.

Aux pays poivrés et détrempés ! Au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.

(...) La crevaison pour le monde qui va. C'est la vraie marche.

En avant, route ! »

Même s'il est probable qu'il songe d'abord, ici, à l'avenir des Indes néerlandaises, où il devait se rendre comme soldat engagé au service des Pays-Bas, on peut admettre que le destin de ces territoires est allégorique, à ses yeux, de l'avenir qui attend le monde. L'humanité lui paraît vouée désormais à la guerre, à la colonisation, à l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est cela, la « vraie route » !

Le pire est qu'il avait vu juste.

Son pessimisme s'appuie d'ailleurs sur une évaluation du niveau de la conscience universelle de son époque. Dans *Scènes*, par exemple, il constate que l'art dramatique – si représentatif de la qualité de l'esprit d'un moment ! – n'a cessé, depuis ses débuts, en Grèce, de se refermer sur lui-même. L'avenir de l'art et de la conscience est donc voué à la médiocrité, et la venue d'un « langage universel », dont il avait rêvé en 1871, n'était qu'une illusion !

En moins de cinq ans, donc, le poète a désespéré des chances du « progrès ». Il avait écrit, certes, à la fin d'*Une Saison en enfer* : « *Et, à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes* »..., mais cette patience avait vite craqué.

On voit que si les deux adolescents avaient, chacun à sa manière, refusé d'obéir aux contraintes éducatives afin de partager les idéaux de leur siècle, cette parenté spirituelle n'a pas modelé à l'identique, loin de là, leurs structures mentales.

Celle de Rimbaud a été dominée par la « *déliation* », terme de psychanalyse qui a servi de titre à un ouvrage d'André Green^{iv}. À la base de la foi rimbaldienne en l'Utopie, se dresse le refus du réel : tout en la magnifiant pour ébranler l'idée de surnature, le poète considérera peu à peu la réalité comme rebelle à son idéal. Il avait voulu, certes, faire progresser le monde dans la lumière de son « orient » spirituel, mais cette volonté s'était transformée en exigence radicale, et le mieux est l'ennemi du bien ! S'il était raisonnable d'être « *moderne* », le pari de l'être « *absolument* » était intenable^v.

Mirbeau nous enseigne au contraire qu'on ne peut être moderne que relativement. Alors que, pour Rimbaud, la Poésie doit être mise au service du « *dégagement rêvé* »^{vi}, le progrès durable, selon Mirbeau, exige l'engagement : ce qui implique des liaisons entre l'âme et l'intellect. Chez Rimbaud, ces liens se sont rompus au fil de la rédaction des *Illuminations*. Pour quelles raisons ?

On peut avancer que, sans en prendre conscience, il aura trop longtemps rêvé que sa poésie pourrait remplacer sa mère « *absente* » : son œuvre est l'appel au secours d'un enfant qui s'estime abandonné. Il insiste maintes fois, d'ailleurs, sur sa solitude.

Du moins aura-t-il espéré qu'à la fin des temps, « *Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays* »^{vii}, la sorcière ferait entendre à la surface de la terre sa voix consolatrice. Ce jour-là serait celui de la revanche de la « *barbare sorcière* », dont, selon Michelet^{viii}, se sont gaussés tant de siècles ! À la fin de l'Histoire, au terme des jours gelés par les siècles de « civilisation », se ferait entendre « *la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques* ». Le monde serait enfin réchauffé !

Ainsi, comme l'avait compris Proudhon, leur aîné, l'« *idéal* » peut être à l'origine des mécomptes spirituels les plus graves : seule la Justice peut conduire au vrai progrès.

Rimbaud, il est vrai, avait accentué la coupure originelle de son esprit au printemps de 1871 : n'avait-il pas, à la rentrée du collège (qui avait été fermé durant tout l'hiver pour cause d'invasion), refusé de reprendre le chemin de la classe ? Pour une bonne part, c'est parce qu'il avait voulu privilégier la lecture des grands penseurs de son temps, tels que Michelet ou Taine, tout en refusant les « *nourritures terrestres* » ordinaires qu'il en sera réduit, en 1872, à célébrer dans ses vers les *Fêtes de la faim*^{ix}.

Mirbeau, au contraire, a appliqué à sa manière la leçon de Baudelaire, selon qui la création doit rester fille de l'humilité. L'artiste et l'écrivain ne trouvent des forces durables qu'en acceptant de toucher terre. Si le penseur désire promouvoir le progrès, qu'il commence par se sentir solidaire des pauvres gens !

III. DE LA RAIDEUR A LA SOUPLESSE - DEUX ESTHETIQUES

Les deux esthétiques, de même, s'opposent radicalement.

Chez Rimbaud, l'âme du poète commande tout. Et dès lors que la sienne était, avec sa fracture initiale, référence absolue des valeurs, elle deviendrait nécessairement source de rupture.

Chez Mirbeau l'âme, au cours de ses combats quotidiens, s'articule sur le réel.

L'esthétique rimbaldienne s'alimente du désir d'une Éternité qui serait vécue ici-bas : de quoi exciter tous les esprits obsédés d'Absolu, anarchistes, communistes ou intégristes de toute sorte. L'« *Éternité* », l'« *Orient* », l'« *Utopie* », la « *marche en avant* » : autant de dénominations de cette idée fixe, alimentée par les exigences d'une réalité spirituelle RATIONNELLE. C'est pour respecter cette raideur originelle que Rimbaud refuse tout relativisme ! Loin d'être l'ancêtre des Surréalistes, il est l'un des derniers grands représentants de la tradition rationaliste française.

Et Mirbeau ?

À quinze ans, il avait été chassé, par ses maîtres Jésuites, du Collège Saint-François-Xavier, de Vannes^x. Il devait tirer de cette expérience de rudes leçons. Mais il n'oubliera pas pour autant la notion de relativité nécessaire de la vie de l'esprit. Marqué par ce qu'Édouard Estaunié avait appelé « *l'Empreinte* »^{xi}, il ne perdra plus jamais, au cours de sa lente évolution, le sens de la réalité.

C'est pourquoi il écrira dans *L'Aurore* du 15 novembre 1898, en réponse à un confrère qui lui avait reproché ses opinions antisémites du début de sa carrière :

« Il faut bénir cette affaire Dreyfus de nous avoir en quelque sorte révélés à nous-mêmes, d'avoir donné à beaucoup d'entre nous, trop exclusifs ou trop sectaires dans leur compréhension de la vie sociale, un sens plus large de l'humanité, un plus noble et plus ardent désir de justice, qui est le lien le plus solide entre des races qui finiront bien par se lasser d'être ennemies. »^{xii}

Mirbeau résumait ici toute son évolution.

Pour Rimbaud, tout était allé tellement plus vite ! Sa révolte avait commencé avec ses années de collège, et il l'avait exprimée dans des vers que résume assez bien son poème « *Le Mal* ». Or il reniera en mai 1871, à dix-sept ans, cette première série d'œuvres en vers. La seconde étape qui s'ouvrirait alors ne serait donc plus simplement négative : elle viserait à placer le monde sur la voie du Progrès, qui s'ouvrirait, croyait-il, indubitablement. Mais il ne quittait pas pour autant, sans le savoir, la mouvance janséniste dans laquelle avait évolué son enfance !

Mais c'est précisément au cœur de cette tradition, purement française, que nous devons notre histoire de 1789 à nos jours ! Saint-Just, lorsqu'il évoquait dans un discours « *l'abjection du moi individuel* », aura ouvert la voie à deux siècles « *d'illusion* » : nous reprenons ici une partie du titre de l'ouvrage désormais classique de François Furet^{xiii}.

Mirbeau, lui, gardera les yeux ouverts sur les deux versants de la création : sens des valeurs et vision aiguë de la réalité. C'est ce double regard qui sera à la source de son œuvre romanesque, placée sous le signe de l'acuité du regard porté sur les humains. Ce ne sont pas ses contes qui sont « *cruels* », mais ses personnages, hélas !

Les hommes sont donc les vrais « *anarchistes* », et la société donne l'exemple de la coupure entre idéalisme de la parole et inhumanité de l'action : elle donne donc l'exemple le plus spectaculaire de la Déliaison, qui devient, à cette échelle, un autre nom de l'hypocrisie.

IV. DEUX ECRIVAINS FACE A L'ABSOLU

L'inspiration rimbaldienne s'est donc bloquée à deux niveaux : une première fois en se confondant avec un hyper-rationalisme génial, hérité, via le collège, de la culture grecque, une seconde fois en

s'identifiant au rêve impossible d'une transformation rapide de la société. Des esprits politiques, au siècle suivant, mettront la violence au service de cet accomplissement – avec toutes les conséquences que l'on sait ! Chez Rimbaud, il ne s'agissait que d'un rêve éveillé prenant forme grâce à l'écriture, et qu'il abandonnera au bout de quelques années. Ce qui a été tragique, c'est qu'il avait identifié son projet d'écrivain à son rêve utopique : une fois celui-ci abandonné, l'art devenait « *une sottise* »^{xiv}. Le comble est qu'il redoublait, en opérant cet ultime abandon, sa structure dualiste originelle !

Mirbeau nous enseigne, lui, que l'œuvre littéraire ne saurait se réduire à une simple approche de l'Absolu. Les vraies valeurs prouvent leur validité quand on prend conscience de l'horreur qu'entraîne leur négation : montrer le mal – « sa cruauté » – est la meilleure manière de promouvoir le bien. On ne peut donc que déplorer l'aveuglement qui fut longtemps celui de la critique à son égard.

V. A LA LUMIERE DE PROUDHON

Le nom de Proudhon n'a pas surgi fortuitement au détour de notre exposé. Ce que Rimbaud illustre par l'échec de sa quête, c'est l'impuissance de ce que Proudhon appelait l'« *Idéal* » à nous faire viser autre chose que l'*Impossible* – titre d'un chapitre célèbre d'*Une Saison en enfer*. Toute divinisation opérée par l'homme quant à sa personne ou quant à ses objectifs aboutit en effet à une impuissance plus ou moins criminelle. L'éthique du XX^e siècle, en magnifiant à l'excès les désirs et les espoirs, a souvent conduit l'humanité à cette impasse.

Du moins Rimbaud avait-il compris, pour sa part, qu'il était à la fois porteur de l'espoir et de sa négation : il saura donc, au grand dam de ses lecteurs, opter pour le silence.

Mirbeau, lui, aura mis ses combats quotidiens les plus humbles au service de la défense de la morale.

Or Proudhon avait éminemment compris le problème des finalités de l'action. À ses yeux, en effet, l'« *Idéal* » peut être à l'origine des plus graves erreurs lorsqu'il n'est pas contrôlé par le jugement :

« Ce n'est pas l'idéal qui produit les idées, il les épure ; ce n'est pas lui qui crée la richesse, qui enseigne le travail (...), qui nous peut diriger dans la recherche de la vérité et nous montrer les lois de la justice : il en est radicalement incapable. »

« Et c'est ce recours à l'idéal, c'est cette idolâtrie, qui, tout en soutenant pendant quelque temps la société, mais se résolvant à la fin en pur égoïsme, constitue, selon moi, la véritable cause des rétrogradations sociales. »^{xv}

La vraie modernité exige donc la prise en compte du réel.

Mais cette visée est aussi une des bases nécessaires de l'esthétique. Car l'imaginaire ne peut être à lui seul l'aliment de la création : celle-ci implique également une interrogation sur les valeurs et sur le moment historique.

Si, donc, « *la vraie vie est absente* », c'est de la vie idéale qu'il s'agit : la vie réelle est bien présente, et nous interroge. Encore faut-il accepter de passer de l'Idéal à la Justice ! C'est la leçon de Proudhon, que ni son siècle ni le suivant n'ont beaucoup entendue.

À ses côtés, les figures de nos deux écrivains ne sont-elles pas comme une allégorie du dialogue engagé il y a deux cents ans par la pensée française, fascinée par les jeux du réel et de l'idéal ?

Laissons le dernier mot à Proudhon : « *À aucune époque de la civilisation, le progrès n'implique une métamorphose comme celle qu'ont rêvée les faiseurs d'utopie.* »^{xvi}

Pierre LAUXEROIS^{xvii}

-
- i. O. Mirbeau : *L’Affaire Dreyfus*. Prés° de P. Michel et J.-F. Nivet. p. 233.
 - ii. *Cahiers O. Mirbeau* n°4, 1997.
 - iii. *Une Saison en enfer*, « *L’Impossible* ».
 - iv. A. Green : *La Déliaison*. Belles-Lettres. 1992.
 - v. *Une Saison en enfer*. « *Adieu* ». « *Il faut être absolument moderne* ».
 - vi. *Illuminations*. « *Génie* ».
 - vii. *Illuminations*. « *Barbare* ».
 - viii. Michelet, *La Sorcière*.
 - ix. *Fêtes de la patience*.
 - x. Cf. P. Michel et J.-F. Nivet : *Octave Mirbeau. Biographie*. Ed° Séguier 1990 – Voir notamment p. 42 et suivantes : Mirbeau s’est inspiré de cet épisode de sa jeunesse dans son roman *Sébastien Roch* (1890).
 - xi. Édouard Estaunié : *L’Empreinte*. 1895.
 - xii. O. Mirbeau : *L’Affaire Dreyfus*, p. 161.
 - xiii. François Furet : *Le Passé d’une illusion*. Laffont/Calmann. 1995.
 - xiv. Brouillons d’*Une Saison en enfer*. Ed. S. Bernard. Garnier p. 338.
 - xv. Cité par J. Bancal : *Proudhon O. C. N.R.F. Idées* p. 305.
 - xvi. Proudhon : *Contradictions économiques*. ch. VIII.
 - xvii. Auteur de deux essais (L’Harmattan, 1998) consacrés à une explication des textes rimbaldiens :
 - Lectures de Rimbaud (I) « *L’Opéra fabuleux* » retrouve certaines démarches créatrices précises du « Voleur de feu ».
 - Lectures de Rimbaud (II) « *Sous la lumière qu’on a créée* » propose, à partir d’un regroupement d’analyses, une synthèse de l’inspiration du poète.